

Il fallait un messenger pour rapporter le feu du ciel sur la terre : le roitelet, tout faible et délicat qu'il est, consentit à accomplir cette mission périlleuse. Peu s'en fallut qu'elle ne devint fatale au courageux oiseau ; car durant le trajet le feu consuma tout son plumage, et atteignit jusqu'au léger duvet qui protégeait son corps fragile. Emmerveillés d'un dévouement si merveilleux, tous les oiseaux, d'un commun accord, vinrent offrir au roitelet une de leurs plumes, afin de revêtir sa chair nue et frissonnante. Le hibou seul, en philosophie chagrin, se tint à l'écart et refusa d'honorer par ce faible don un acte d'héroïsme qu'il n'eût point exécuté. Mais l'insouciance cruelle du hibou excita contre lui l'indignation des autres oiseaux à tel point qu'ils ne voulurent plus désormais le souffrir en leur compagnie : aussi est-il obligé de se soustraire à leur rencontre pendant tout le jour, et c'est seulement quand la nuit est venue qu'il se hasarde à sortir de sa triste cachette.

P. JOIGNEAUX.

INHUMATIONS PRÉMATURÉES

Une dépêche adressée de Québec au *Free Press* d'Ottawa, à la date du 29 juin, mentionne une rumeur d'après laquelle on aurait découvert, à Québec même, un cas horrible d'inhumation prématurée, c'est-à-dire qu'un monsieur de Québec, mort subitement l'hiver dernier, aurait été mis vivant dans son cercueil.

La dépêche ne donne pas de détails, et il est à désirer que cette rumeur ne soit pas fondée. Malheureusement, il n'est que trop réel et trop bien constaté, en tous pays, que les cas d'inhumation prématurée sont bien plus nombreux qu'on le croit généralement.

On frémit à la lecture des récits de ce genre contenus dans les anciens journaux et dans certains recueils. C'est à la science, secondée par les autorités, à prévenir ces terribles malheurs.

En France, l'article 351 du Code Pénal pourvoit à la constatation du décès, dans tous les cas, par un commissaire de police assisté d'un médecin. Malgré cela, un statisticien a constaté, sur des preuves irrécusables, que de 1837 à 1843, il y a eu, en France seulement, CENT-CINQUANTE inhumations prématurées, CENT CINQUANTE personnes enterrées vivantes !

Les signes de la mort réelle sont nombreux et familiers aux médecins. En voici un néanmoins qui peut n'être pas connu ici et qu'un journal français signalait, il y a quelques mois, en ces termes :

« M. Bouchet vient de signaler un nouveau signe de la mort réelle, destiné à s'ajouter à ceux qui rendent de moins en moins probable le danger des inhumations prématurées. Au moment de la mort, dit-il, le sang contenu dans les veines laisse dégager, par suite de sa décomposition, des gaz qui se trouvent emprisonnés dans ces veines et y forment des dépôts que les physiologistes appellent pneumatoses. Le phénomène a lieu dans toutes les séries de veines, mais il est plus facilement appréciable dans celles de la rétine, à l'aide de l'instrument appelé *ophthalmoscope* destiné à éclairer et à examiner les profondeurs de l'œil. Appliqué à l'œil d'une personne morte, l'*ophthalmoscope* permet d'apercevoir à travers les veines rétiniennes, des solutions de continuité dans la masse sanguine, solutions amassées par la formation et l'emprisonnement des gaz, et que l'on ne saurait mieux comparer qu'à ces interruptions que l'on remarque quelquefois dans l'alcool des thermomètres. La présence de ces interruptions est un signe certain du décès.

« Un autre signe est l'abaissement à

vingt-deux degrés (centigrades) ou moins de la température du corps. »

Cette méthode de constater le décès est fort simple et mérite d'être appliquée.

E. BLAIN DE ST. AUBIN.

Ottawa, le 30 juin 1875.

SEMAINE POLITIQUE

En attendant la réponse des urnes, voici toujours celle du suffrage public consulté au jour de la *Nomination*, le mercredi 30 du mois passé.

Ces 19 candidats ont été unanimement élus :

Argenteuil	Bellingham
Bagot	Gendron
Brome	Lynch
Châteauguay	Laberge
Deux-Montagnes	Ouimet
Dorchester	Larochelle
Iberville	Mollenr
Joliette	Dr. Lavallée
Missisquoi	Baker
Mégantic	Irvine
Montmorency	Angers
Napierville	Lafontaine
Pontiac	Church
Richelieu	Mathieu
Richmond et Wolfe	Picard
Rimouski	Chauveau
Sherbrooke	Robertson
St. Hyacinthe	Bachand

Notre prochain numéro donnera la liste complète des représentants élus par la voie du scrutin secret.

La question des Black-Hills, où des bandes de mineurs, attirés par les récits fantastiques d'inépuisables mines d'or, se rendaient au mépris des lois régissant les réserves indiennes, va maintenant recevoir une prompt solution.

Voici la dépêche reçue à Washington à ce sujet :

Agence de Red Cloud, 24 juin 1875.

Les Indiens de Red Cloud et de Spotted Tail ont signé le traité par lequel ils renoncent à leurs droits dans le Nebraska. Ils demandent \$11,600 en chevaux ; \$9,000 en vaches ; \$2,100 en harnais et \$2,200 en wagons. Tous sont satisfaits.

(Signé) J. M. DANIELS,

Inspecteur du bureau des Affaires indiennes.

C'est, fort heureusement, une autre grande guerre indienne d'évitée.

Il vient de se former, en vue du Centenaire, une association se composant des principaux banquiers et présidents de banques des Etats-Unis, et qui aura pour objet de faire une collection de toutes les monnaies et de tout le papier-monnaie mis en circulation dans le pays depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours. Cette collection figurera à l'exposition de 1876.

En France, tandis que l'Assemblée termine petit à petit le bill de l'organisation des pouvoirs, et s'achemine vers la dissolution, quelques départements du Midi subissent toutes les horreurs d'une inondation sans précédent.

Un télégramme spécial, adressé au *Times*, dit que 900 personnes ont péri à Toulouse seulement pendant l'inondation.

On craint qu'une épidémie n'éclate dans cette ville, et on évalue à 2,000 le nombre des maisons qui ont été entraînées par les eaux à Toulouse et dans les environs. Quant aux dommages, ils sont estimés entre douze et quinze millions de livres sterling (\$75,000,000).

Le correspondant du *Times* à Paris fait appel à la charité anglaise en faveur des inondés.

Le *Daily News*, sur la foi d'une dépêche particulière, fixe à 3,000 le nombre des victimes.

Le duc de MacMahon s'est rendu sur les lieux, distribuant des secours et des consolations aux malheureux. A Paris, les Américains résidents ont commencé une souscription en faveur des inondés, et ils demandent le concours de leurs compatriotes des Etats-Unis.

Rien de nouveau en Allemagne. En Angleterre, calme plat, si ce n'est le voyage du Lord-Maire à Dublin, pour assister aux exercices du tir qui ont eu lieu entre les Irlandais et les Américains. Ces derniers ont été les vainqueurs.

De Madrid, on annonce officiellement que le général Martinez Campos occupe sur l'Ebre des positions qui lui permettront d'empêcher les carlistes de s'échapper de Valence, de l'Aragon et de la Catalogne.

Le gén. Jovellar, à la tête de 28,000 hommes, fait avancer ses troupes par différentes routes pour rencontrer le chef carliste Dorreguray qui commande douze mille hommes.

A Cuba, les insurgés ont nommé un nouveau président, M. Francisco V. Aguilera.

A. ACHINTE.

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine. »

« The one thing worth showing to mankind is a human soul. »

(BROWNING.)

XXXIII

(Suite.)

Je remontai chez moi, non-seulement résolue, mais quelque peu électrisée par la vivacité de l'impression que je venais de recevoir. Ces deux mots : *mensonge* et *trahison*, qui s'étaient offerts à ma pensée, avaient eu sur moi un effet puissant, et peut-être en auraient-ils un semblable sur toutes les femmes qui se trouvent dans une situation analogue, si elles avaient le courage de les articuler et d'appeler ainsi les choses par leur nom. Mais le résultat et l'indice d'un premier pas dans une fausse route, c'est l'empressement à trouver de faux noms pour déguiser ce qu'on ne veut plus combattre. Il est beau, il est séduisant d'inspirer et d'éprouver ces grands sentiments que chantent les poètes et que les romanciers exaltent, mais il n'est pas beau de mentir. Aucun poète ne l'a dit, aucun romancier n'a osé le prétendre. Or c'est cet ingrédient, indispensable dans tous ces petits drames intérieurs (réels ou fictifs), qui devrait, ce me semble, en dégoûter ceux-là même qui n'appliquent point aux choses une mesure plus haute que celle du monde. Quant à moi, cette réflexion, qu'il me serait impossible de parler désormais de l'amitié de Gilbert sans mentir, et qu'au retour de Lorenzo je n'aurais pas le même droit qu'auparavant de le regarder en face, cette réflexion, dis-je, suffit pour me donner, en ce moment, tant de résolution, que je crus l'épreuve terminée, et il me sembla que j'aurais peu de peine à accomplir la tâche à laquelle je ne cherchais plus à me soustraire.

Mais le soir, lorsque Gilbert arriva fort tard, lorsque je m'aperçus que ma sérénité apparente et l'animation de mes traits lui semblaient un acquiescement à sa demande, lorsque après m'avoir regardé un instant, il me parut soudainement délivré d'une vive appréhension et que ses yeux rayonnèrent de bonheur, je me troublai quelque peu.

Il y avait assez de bruit et de monde dans le salon ce soir-là. On faisait une sorte de répétition de ce qui devait se passer le lendemain. Mes cousines étaient au piano avec le baron et Lando. Leslie regardait de loin Stella, qui, sous prétexte de parcourir un volume de Dante, pour préparer ce qu'elle nous réciterait, était assise à l'écart, silencieuse et absorbée. Personne n'était sur la terrasse ; je me dirigeai de ce côté. Je sentis que les yeux de Gilbert me suivaient, et qu'il hésitait à me rejoindre. J'hésitais aussi. Mais, craignant de voir renaître mon irrésolution et voulant me mettre sur-le-champ dans l'impossibilité d'y céder, je levai les yeux et je lui fis signe d'approcher. A l'instant il fut près de moi, et, comme je me taisais encore, il me dit avec émotion :

— M'avez-vous accordé ma grâce, madame ?

J'étais terriblement émue de mon côté, mais je pus ne point le paraître.

— Oui, lui dis-je, je vous pardonne, car vous avez été sincère, et cela vaut mieux que tout. Moi aussi, monsieur de Kergy, je vais l'être. Je vous dis donc, sans détour : Partez, vous le devez, et je le désire.

Il tressaillit violemment, mais il ne dit pas une parole. Je poursuivis avec une étonnante tranquillité, quoique mon cœur battit bien fort :

— Demain, je le sais, tous, ici, comptent sur vous, et j'y compte aussi. Mais ne restez pas à Naples au-delà du jour suivant, s'il se peut. Et quand vous serez parti, soyez sûr que vous serez satisfait de m'avoir obéi.

Il ne répondit pas.

— Qui sait ? poursuivis-je avec douceur, un jour viendra peut-être où nous nous retrouverons, et où nous pourrions être vraiment amis, sans mensonge, sans fausseté, dans le sens vrai de ce mot : ce qui est impossible aujourd'hui, ne le sera pas toujours.

Tandis que je parlais, il était adossé à la muraille, les bras croisés. Il n'avait écarté d'abord la tête baissée, mais il la leva tout-à-coup, et je vis alors son regard et ses traits voilés d'une telle tristesse, que j'eus à faire un violent effort pour demeurer maîtresse de moi-même.

Il me dit enfin :

— Vous avez raison. Oui, j'ai été fou de venir, je serais plus insensé encore de rester. Je vous obéirai, madame, je ne puis me plaindre et je vous respecte autant que je...

Il s'arrêta, car je fis un mouvement pour l'interrompre. Ce que j'avais à dire était dit, et je sentais que l'entretien ne devait pas se prolonger davantage. J'allais quitter la terrasse, mais il me retint.

— Un seul instant, de grâce, madame. Un seul et dernier instant, car qui sait si même, pour vous dire adieu, vous m'en accorderez un autre ? ...

Je m'arrêtai.

— Oui, poursuivit-il lentement, je veux penser, en effet, qu'il me sera donné de vous revoir un jour et d'être votre ami sincèrement. Le temps passera sur ma tête et sur la vôtre. Vous ne serez pas toujours jeune et belle. De longues années s'écouleront sans doute. Mais, pour supporter ce jour-ci, il me faut dévorer d'avance et la jeunesse et le temps, et songer à celui où je pourrai enfin vous revoir et reprendre sans crainte ce nom qu'il ne faut pas usurper, j'en conviens, tant que l'on peut craindre de le profaner. J'attendrai ce jour.

Je n'écoutais pas de sang froid sa voix émue et tremblante, mais je n'en fis rien voir, et je sus même lui répondre, en riant :

— Il ne sera pas nécessaire d'attendre aussi longtemps que vous le pensez, soyez-en certain. Longtemps avant que mes cheveux n'aient blanchi, ce qu'il y a de bon et de vrai dans votre amitié me sera rendu. Car, avant ce jour, une femme, plus belle que moi (la chose n'est pas rare), digne de vous, d'ailleurs, et à qui votre cœur pourra se donner tout entier, aura effacé le souvenir d'une fascination passagère que j'ai causée, sans le vouloir, mais qui ne se prolongera pas un seul instant par ma volonté.

Je passai devant lui sans le regarder ou lui donner le temps de me répondre, et je rentra dans le salon. Là, j'allai m'asseoir sur un canapé placé dans le coin le plus obscur, ou plutôt j'y tombai pâle, défaillante, et épuisée de l'effort que j'avais fait.

Je ne pensais pas un mot de ce que je venais de dire à Gilbert. Mon devoir était de l'éloigner ; ce devoir était accompli ! Mais je ne désirais pas du tout qu'un autre vint si vite effacer mon image. Je l'avais dit pour calmer ses regrets, pour lui paraître indifférente. Je me savais très-bon gré de mon courage. Lorsque je songeais à Lorenzo, je me trouvais même tout à fait héroïque, et j'allais le trouver encore bien davantage.

Lando quittait en ce moment le piano, où il était demeuré toute la soirée près de Teresina. Celle-ci, pour le dire en passant, avait si bien su profiter de ses conseils, que sa toilette, devenue irréprochable, rehaussait maintenant singulièrement l'effet de sa beauté. Lando s'en apercevait, et il était évident qu'il réfléchissait aussi à la dot considérable de ma cousine, qui, ajoutée à ses autres agréments, pourrait lui donner le moyen d'abrèger son exil, et de retourner à Paris avant les deux années révolues. Lors donc que je le vis se diriger, d'un air grave, vers la place où j'étais assise, je m'attendis à recevoir une confidence à laquelle j'étais préparée depuis longtemps. Je ne me doutais pas que ce qu'il avait à me dire me regardait beaucoup plus directement que lui-même.

— Ma cousine, me dit-il à demi-voix, en prenant place près de moi, j'ai des nouvelles de Milan.

Je fis un mouvement involontaire. Il n'y prit pas garde et poursuivit :

— Des nouvelles qui prouvent que je n'avais pas tort, l'autre jour, lorsque je vous